

L'ÉMEUTE

Organe Anarchiste

Le N.º 10 (Cent.)

PARAISANT LE DIMANCHE

Le N.º 10 Cent.

ABONNEMENTS

Trois mois 1 fr. 50
Six mois 3 fr. "
Un an 6 fr. "

Etranger : le port en sus

BUREAUX ET RÉDACTION

26, — Rue de Vauban, — 26
LYON

RENSEIGNEMENTS

Pour toutes communications, s'adresser au siège social, rue de Vauban, 26, tous les jours, de 10 h. du matin à 10 h. du soir.

AVIS

Par suite des tracas suscités par les manœuvres policières au sujet du domicile des gérants, notre premier numéro a subi un retard; notre imprimeur ayant été condamné à 300 fr. d'amende pour ne pas avoir surveillé si Paget couchait tous les soirs dans son domicile, il n'a consenti à tirer notre journal qu'après s'être assuré que notre gérant couchait réellement dans le domicile déclaré au parquet; nous pensons qu'à l'avenir nous pourrions paraître aussi régulièrement que notre prédécesseur le *Drapeau noir*.

Nous prions nos dépositaires qui seraient en retard d'envoyer le plus tôt possible le solde de leur compte.

Nous avertissons les citoyennes et citoyens qui auraient souscrit, soit pour les familles des détenus, soit pour la propagande, que les listes de souscriptions seront publiées très prochainement, l'arrestation du compagnon qui est empêché de publier ces listes a seule empêché de les publier.

L'ADMINISTRATION.

LE DÉSORDRE

Les bourgeois ont toujours des qualificatifs ronflants pour évincer les idées de progrès et de justice.

Lorsque vous leur parlez de révolution ils s'écrient que c'est le désordre: le désordre, oui, pour leurs intérêts personnels, c'est-à-dire la fin de l'orgie qu'ils pratiquent aux dépens des meurt-de-faim.

Ils aiment à la folie « l'ordre » et ils nous l'ont bien prouvé alors qu'en prairial 1792, en juin 1848 et en mai 1871 ils égorgèrent froidement les prolétaires de tout âge et de tout sexe, tels que femmes, vieillards, enfants, et voire même des femmes enceintes. Jusqu'ici, ils ont pu tromper le peuple avec les divers masques qu'ils se sont adaptés sur leur face hideuse.

Ces masques sont les Charles X, Louis-Philippe, Badinguet, Thiers et Galiffet. C'est afin de se dissimuler aux yeux des naïfs qu'ils se sont entourés des brigands ci-dessus nommés et que lorsqu'on leur met l'histoire, inondée de sang, sous les yeux, ils s'exclament hypocritement: « Oh! oui, c'était de lâches assassins, des hommes sans cœur et sans humanité, aussi l'histoire les flétrira comme ils le méritent. » Et voilà le pauvre bougre d'exploité qui s'en va content; n'ayant pu étudier et méditer à fond l'histoire des temps passés et présents, il croit

que ces assassins du peuple sont morts et que cela ne recommencera plus.

Cependant, s'il avait le temps de regarder autour de lui, il verrait qu'il y en a encore un qui reçoit tous les honneurs de nos bourgeois républicains. Nous avons nommé Galiffet. Celui-là n'est pas mort, il n'est même pas en retraite, il instrumente encore au nom de la grande République bourgeoise.

Nous ne rappelons le fait, assez connu du reste, que pour vous pénétrer de cette idée, ô prolétaires, à quelque parti que vous apparteniez, que la bourgeoisie, tant qu'elle existera, aura des garçons bouchers pour vous ouvrir les veines lorsque vous réclamerez votre dû ou plutôt lorsque vous aurez encore la naïveté de demander au lieu de « prendre » ce qui vous appartient, c'est-à-dire la terre, l'usine, l'outillage, les immeubles; en un mot, tout ce qui constitue la richesse sociale.

Nous pensons, nous, anarchistes, qu'il n'y a pas de politesse à avoir en face d'un ou de plusieurs voleurs, qu'ils nous volent brutalement ou poliment, nous devons résister brutalement, car la politesse ne sert à rien si l'on n'a pas la force de la secourir. Voici un exemple :

Supposez un voleur quelconque qui vous fait mille politesses en vous volant un objet quelconque, essayeriez-vous de lui rendre ses politesses avant de reprendre ce qu'il vous a soustrait poliment? Non, n'est-ce pas. Vous lui porteriez hardiment la main au collet et, par ce fait, vous emploieriez la force. Donc, le cas et le même entre bourgeois et prolétaires, et encore très souvent même, ils nous volent violemment: les huissiers, les juges, les gendarmes ne sont pas faits pour enfilez des perles, ils sont toujours prêts à vous assommer et à vous affamer.

Voilà donc les anneaux de la chaîne qui nous entre dans les chairs jusqu'à nous briser les os.

Pensez-vous, prolétaires, vous qui suez sang et eau, comme nous anarchistes, qu'il y a un autre moyen de démolir une société qui ne se tient que par la force, sans employer la force révolutionnaire?

Nous avons beaucoup cherché, beaucoup discuté avec les partisans des moyens pacifiques et ils n'ont pu nous prouver que nous avions tort.

Revenons un peu sur le désordre que l'on nous accuse de vouloir semer et pourquoi vouloir semer le

désordre sans but et pour le seul plaisir de le semer. Voici ce que messieurs les ventrus bourgeois seraient très embarrassés d'expliquer.

Dans une révolution, ne pourrions-nous pas recevoir les premières balles ou éclats d'obus? Ne sommes-nous pas, d'ores et déjà, les premières victimes de nos théories? Pourquoi donc, morbleu, voudrions-nous semer le désordre que pour le seul plaisir de le voir? Les bourgeois cherchent à exploiter le restant des préjugés sociaux et religieux afin de nous rendre odieux, n'ayant pu parvenir à nous rendre ridicules; mais leur second moyen ne réussira pas mieux que le premier.

Nous voulons briser, démolir, comme le prisonnier veut briser la chaîne qui le serre de près à la muraille de son cachot; nous voulons démolir les murailles de ce cachot social, murailles faites avec des préjugés et de la superstition. Est-ce là ce que les marchands de moutarde appellent le désordre? Eh bien! nous le disons hautement, nous sommes des hommes de « désordre. »

Si les guerres périodiques, les chômages, la faim, les logements infects, l'ignorance sont le partage de la grande majorité des humains, et que l'orgie, la débauche, la fainéantise crapuleuse de quelques oisifs consommant les meilleurs mets, habitant des palais somptueux et crevant d'indigestion, constituent l'« ordre », eh bien, nous le réitérons: vive le désordre! qui donnera la nourriture nécessaire à chaque famille et à chaque individu; vive le désordre! qui instruira tous les êtres humains, qui permettra aux hommes de mettre en activité tous les éléments, tels que l'eau, l'air, etc., qui permettra à tous les cerveaux de combiner de nouvelles machines, au profit non pas d'un idiot de capitaliste, mais de tous les hommes.

Et quand l'on pense que les fleuves, les rivières, la vaporisation de l'eau par la chaleur solaire fournirait la force de plusieurs milliards de chevaux-vapeur, et que pour cela faire il faudrait à peine une dizaine d'années; quand l'on pense que tout l'acier, le bronze, etc., que l'on emploie à tuer son semblable feraient le bonheur de tous, l'on a bien le droit, ce nous semble, de flanquer un coup de pied au cul à tous ces politicaillons et de leur dire: Place à la science, place au génie de l'homme, et ne nous em-

merdez plus avec vos chinoiseries, telles que la diplomatie, la religion, la police, la magistrature et toute la boutique. Oui, nous sommes partisans du désordre, qui constitue le véritable ordre, c'est-à-dire la liberté et la justice aidées par la science.

Notre dernier mot est: sus aux tartufes exploiters de ce mot: l'« ordre », et vive le désordre!

LE PARTI DES RENÉGATS

C'est décidément le nom dont il convient d'appeler le fameux « parti ouvrier français socialiste révolutionnaire »; il comptait déjà l'ex-anarchiste Brousse comme chef de file en France; en Italie, M. Andrea Costa en était le représentant le plus autorisé, après avoir écrit vingt fois qu'il ne voulait d'autre propagande que celle dont Bakounine s'était fait l'apôtre, la propagande d'action.

Cela ne suffisait pas à cette réunion de ratés, qui s'appelle le « Comité national. » Forcés de chercher en Espagne une adhésion qui pût fournir aux naïfs l'illusion d'un parti possibiliste de l'autre côté des Pyrénées, les meneurs de la rue de Cléry se sont adressés à un monsieur bien intéressant, qui ne dépare en aucune façon le petit clan de farceurs qui a organisé à Paris les fameuses conférences internationales.

Voici, en effet, quelques renseignements sur cet individu, empruntés à la *Revista social*, l'organe de nos amis d'Espagne.

Le nommé Pamiras, ouvrier cartonier, ou soi-disant tel, a, en 1873, au Congrès de Cordoba, signé, appuyé et voté une déclaration anarchiste; en 1882, lors de l'agitation protectionniste, à Barcelone, et dont les bourgeois ont mené si grand bruit, le dit Pamiras était le chef de la fameuse délégation ouvrière, qui se rendit à l'arrivée de l'évêque protectionniste Naquinaona, pour lui faire une ovation et en recevoir la bénédiction.

Il n'y aurait plus après cet exemple qu'à tirer l'échelle; mais Pamiras est plus fort que Costa et plus malin que Brousse; la bénédiction de l'évêque ne l'a pas empêché de se rendre à Valence, il y a à peine un mois et de s'y déclarer communiste.

De pareils faits ne sont-ils pas instructifs, et ne prouvent-ils pas que les messieurs du quatrième État sont d'agréables farceurs, qui ne voient dans l'agitation ouvrière qu'un moyen de se créer sur le dos des travailleurs des situations privilégiées, et de recueillir à l'aide des pauvres ignorants qu'ils exploitent les bienfaits de l'organisation gouvernementale actuelle.

On ne saurait donc trop mettre en garde les travailleurs contre ces prétendus émancipateurs, et ne plus craindre maintenant, en les démasquant complètement, de montrer que ce « parti ouvrier » n'est qu'une mixture d'ambitieux et d'imbéciles fanfarons.

La Grève

La grève! tel est le cri du prolétariat au XIX^e siècle.

L'usine qui était naguère si vivante; le chantier autrefois si mouvementé, et l'atelier qui était hier encore sillonné par de nombreux travailleurs sont aujourd'hui déserts. Le passant est étonné du silence qui règne et l'observateur se sent le cœur pris comme dans un étouffement lorsqu'il songe au gouffre profond qui s'ouvre comme une trappe infernale sous les pieds des parias, lorsque ces derniers poussent ce cri terrible : Grève!

Nous avons dit : ce cri terrible, et en effet, il l'est plus qu'on ne le croit ordinairement, car lorsqu'il retentit, il est poussé par une classe de déshérités, qui jette comme un défi suprême, défi qui se change quelquefois en un râle d'agonie!

Qui pourra analyser les tortures, les souffrances horribles, conséquences inévitables de la grève? Les larmes de la femme et de la mère; la rage concentrée du travailleur qui voit, hélas! la victoire lui échapper; les ignobles mesures policières toujours prêtes à sauvegarder les intérêts patronaux et sacrifiant pour cela la liberté, la vie même des ouvriers; enfin la crainte de ces derniers pour la réoccupation des places abandonnées dans un jour rempli de sombre enthousiasme et leurs douleurs amères pour les victimes dont le sort inquiétant au début devient intolérable à la fin du combat.

Combat triste et héroïque. Triste parce que le travailleur n'a de son côté aucune chance de réussite; quoi qu'il dise et quoi qu'il fasse, il se trouve toujours pris dans ces infâmes bagnes capitalistes, qui, pareils à de monstrueux pressoirs, servent à pressurer le peuple et à lui faire rendre des fleuves d'or qui prennent leurs sources dans la sueur des ouvriers et ont leurs embouchures dans les poches des patrons.

Héroïque aussi par la franchise avec laquelle cette armée de parias, sans pain et sans souliers, quelquefois sans asile déclare cette guerre pacifique pour les patrons et pourtant si meurtrière pour les ouvriers, car pendant que les premiers attendent patiemment, dans leurs salons, que les travailleurs soient réduits à l'obéissance, les seconds en proie à toutes les affres de la misère regardent d'un œil farouche les maigres ressources diminuer si elles ne sont déjà épuisées.

Il serait grand temps que le travailleur abandonnât ce flegme, cette inertie intellectuelle qui lui font connaître les erreurs les plus grossières pour des vérités absolues. Un peu de logique suffirait pour soulever le voile du mensonge jeté sciemment sur le cerveau du travailleur si ce dernier n'était imbu de préjugés redoutables dans leurs conséquences.

La grève est un de ces préjugés et les maîtres de nos destinées nient bien fort

de notre bêtise, lorsque nous leur offrons le spectacle de nos misères et surtout la confiance aveugle que nous mettons dans ce moyen de combat pour revendiquer et affirmer nos droits, et le préconiser comme devant infailliblement amener l'émancipation de l'humanité tout entière. Nous ne suivrons par ces traitres à la cause prolétarienne dans toutes leurs évolutions, nous ferons seulement remarquer comme le faisait dernièrement un journal bourgeois, — le parallèle frappant qui existe entre la moyenne du salaire et le prix de la vie quotidienne.

Nous voyons le salaire augmenter peu à peu, mais comme une élévation de salaire détruit dans la caisse du patron un bénéfice déterminé, et que d'autre part le patron ne veut rien perdre de ce bénéfice qu'il considère comme légitime, l'exploiteur, lui, augmente aussi, — comme l'ont fait les ouvriers, — non plus le salaire, mais le prix de la marchandise qu'il est appelé à vendre au public; cette augmentation ne dépasse pas toutefois les bornes que lui impose la concurrence que ne manquent pas de se faire les exploités entr'eux.

Si les grèves devaient amener seulement une amélioration dans la classe ouvrière, il y a longtemps que le peuple serait en possession de ses droits. La loi des salaires suit la même marche que celle de toutes les autres marchandises, — car il faut le reconnaître le prolétariat n'est considéré que comme une marchandise et lorsque cette marchandise ouvrière se trouve en abondance, son prix baisse, ou sa valeur augmente lorsqu'elle se fait rare. C'est ainsi que dans les corporations où il est nécessaire de faire un long apprentissage, avant de pouvoir se présenter comme ouvrier, il est plus facile de soutenir le salaire à un taux élevé, car la misère toujours croissante empêche souvent les parents de faire le sacrifice nécessaire pour l'apprentissage de leurs enfants; mais, comme d'autre part, le développement du machinisme chasse les manœuvres de l'usine et du chantier, il arrive que les regards de ces derniers se tournent vers les corporations où la vie paraît être meilleure. Une lutte s'engage alors — lutte fratricide entre travailleurs — les travailleurs qui ont été éliminés de leurs corporations par la perfectionnement des agents mécaniques et la rapacité patronale se ruent à l'assaut des corporations privilégiées et commencent une concurrence qui a pour effet de détruire la confiance dans la grande famille des déshérités et de réduire la position des premiers occupants de ces corporations. Or, il résulte de tout cela que pour une place il y a dix travailleurs : de ce côté là il n'y a pas possibilité de lutter, parce que la faim fournira toujours au patron les bras qui lui manqueront.

D'un autre côté, nous voyons monter parallèlement le salaire de l'ouvrier et le prix des choses indispensables à l'exis-

tence, donc pas possible de lutter de ce côté là non plus, que sert à l'ouvrier de gagner plus ou moins s'il est obligé de le dépenser sans avoir pu faire face aux exigences de la vie.

Nous concluons donc que l'ouvrier qui se jettera dans une grève fera fausse route, et dépensera une somme de force en pure perte, parce qu'il lui est matériellement impossible de sortir vainqueur de cette lutte par trop inégale.

Ils savent très bien, les misérables, qu'ils n'ont rien à redouter du peuple tant que celui-ci place son espoir dans des moyens aussi inoffensifs; aussi les voit-on tous, ces politiciens, encourager d'une façon tacite ces pacifiques manifestations, — car ces messieurs sont de la partie pacifique, — là rien à perdre, tout à gagner, et tant que le peuple se laisse bernier par de pareilles sottises, disent-ils en eux-mêmes, il y aura de beaux jours pour les polichinelles politiques.

Mais ces fantômes, ces gouvernants présents ou futurs, ces exploités qui s'engraissent ignorent que toutes les fois que le peuple s'est vu acculé, pris à la gorge, il a puisé dans sa détresse de nouvelles forces et a renversé sous son puissant genou ceux qui avaient essayé de le dompter, le réduire, l'annihiler.

Le moment est venu de rassembler les forces éparses des travailleurs, car l'heure approche où une bataille terrible, infâme, va être livrée par la gent capitaliste et gouvernementale, pour rétablir le culte du veau d'or. Ce ne sera pas trop de toutes les initiatives pour conjurer le péril, faire face à l'ennemi, c'est pour quoi nous croyons faire notre devoir en produisant des arguments tendant à engager le travailleur dans une voie plus pratique et plus féconde en résultats que ceux donnés par la voie de la grève.

La grève — l'expérience est là pour le prouver — n'a produit jusqu'à ce jour qu'un seul résultat, c'est l'augmentation du salaire — nous en convenons — aussi faut-il voir tous les menteurs de la politique et quelques ouvriers eux-mêmes faire l'apologie de ce moyen.

Mais, devrions-nous rester continuellement sous le joug de nos oppresseurs; faudra-t-il éternellement voir nos exploités s'engraisser, pendant que nos femmes et nos enfants pleurent, crient la faim; pour ce nous enflons nos cœurs de bon dir de colère devant les affronts, et sommes-nous destinés à courber l'échine sous la férule patronale?

Non, travailleurs! nous sommes des hommes comme les autres, mais il faut se débarrasser d'une foule de préjugés sous le poids desquels nous étouffons; il faut écarter de nos yeux ce voile de mensonge à travers lequel on nous fait voir les choses à rebours; il faut, en un mot, prendre soi-même le soin de conduire ses affaires, de soutenir ses intérêts!

La grève est un danger, à bas la grève! Que l'ouvrier sache bien qu'il est placé

dans un milieu où la force consciente et raisonnée peut seule lui servir de moyen libérateur. Il a devant lui une organisation puissante à combattre, mais nous ajouterons qu'elle tire sa puissance de son ignorance, et le jour où les ouvriers conscients de leurs droits, et résolus à faire leurs devoirs, se décideront à commencer leur besogne sanitaire, ce n'est pas par la grève qu'ils mèneront à bonne fin leur émancipation.

LES GRANDES FORCES

DE LA NATURE

LA VARIÉTÉ OU L'ANARCHIE

I

Pour l'observateur superficiel, le monde physique ayant toujours existé tel qu'il subsiste actuellement, il n'entrevoit aucun motif pour que la journée de demain ne ressemble pas à celle de la veille, et que cet état de choses qu'il croit durable ne se prolonge pas indéfiniment dans le cours des siècles.

C'est avec la même absence de jugement qu'il envisage les révolutions industrielles, économiques et politiques, qui modifient incessamment la vie des peuples et celle des individus.

A cette école appartiennent les indigents du cerveau dont tous les raisonnements aboutissent à des conclusions ineptes telles que celles-ci : « Il y a toujours eu des pauvres, des riches, des voleurs, des vicieux, etc., et il y en aura toujours. »

On sait, du reste, que le premier adage est tiré d'un passage de l'évangile, qui est interprété à contre-sens; mais il n'en faut pas davantage pour satisfaire les paresseux d'esprit.

Aux yeux du penseur, au contraire, rien n'est stable dans la nature; tout y est en mouvement, aussi bien dans le domaine physique que dans le champ des idées.

L'observation attentive des phénomènes dans les diverses branches des connaissances humaines lui montre une communication incessante et continue des faits naturels, de leurs rapports et de leurs réactions réciproques.

Tous les corps de la nature, subordonnés à l'action des forces multiples et souvent en lutte entre elles, subissent des altérations et des transformations dans leur composition intime comme dans leur structure.

Indépendamment des causes mécaniques et de la gravitation, nous savons que la chaleur et le froid, la sécheresse et l'humidité, l'électricité, la lumière, la capillarité et cent autres propriétés de la matière ne laissent un seul moment en repos aucun atome entrant dans la com-

ÉTUDES SOCIALES

DE L'ANARCHIE

Deux Tactiques

Le meilleur est de ne plus créer de centres; il y a assez de groupes qui se réunissent à peu près tous les jours pour recevoir les impressions de qui que ce soit. Il sera plus efficace d'employer son temps à une question d'actualité, que de courir après une organisation ou une fédération qui fuit toujours, parce qu'elle répugne à nos convictions les plus intimes. Ne serait-il pas, de plus, imiter le parti ouvrier qui doit fatalement disparaître par l'autorité qui l'étouffe?

Heureusement que l'on se débarrasse de ce vieux restant d'autoritarisme et que jamais une proposition autoritaire ne trouvera sérieusement de l'écho parmi nous; ce qui veut dire qu'on en viendra peu à peu à la conception véritable de l'anarchie, à la connaissance parfaite de ce que doit être véritablement la liberté. Pourquoi encore cette méfiance contre l'individualisme, d'une part, et le communisme d'autre part? A coup sûr la question du communisme est intéressante, mais qu'est-elle, au fond, en face de l'in-

dividualisme? Pas grand'chose à notre avis.

Nous verrons pourquoi, bientôt, nous dirons du moins ce que nous en pensons. Quant à nous, disons tout d'abord au risque de faire jeter les hauts cris que le communisme représente l'autoritarisme, qu'il s'appuie sur l'idée d'autorité, tandis que l'individualisme est l'essence même de l'anarchie, de la liberté. Sans doute, comme la plupart des anarchistes entendent le communisme, ce n'est qu'une garantie pour la seule satisfaction de l'estomac dans l'avenir. Nous l'admettons, ne considérons donc cette question que comme accessoire, et faisons ici notre retenue.

A nos yeux, ceux qui se méfient du communisme ont parfaitement raison, et la méfiance de ce que l'on appelle l'individualisme n'est nullement fondée.

Lorsque l'on songe aux difficultés de la lutte par le triomphe dans l'analyse de nos idées, combien nous nous apercevons du manque d'exposé, du défaut de développement donné à nos idées!

On en viendra assurément à ce développement, à cet exposé, car c'est un besoin qui se manifeste.

A mesure, en effet, que s'accomplit le progrès anarchique, des besoins nouveaux se font sentir; et si l'on commence à s'apercevoir des erreurs, à connaître les défauts, à découvrir les lacunes multiples, c'est une preuve incontestable que notre force et notre influence augmentent sans cesse.

Y a-t-il une organisation pour faire aller de l'avant et pour trouver, c'est le mot, des adhérents?

Nous avons vu plus haut que c'est toujours en dehors des organisations que s'accomplissent les perfectionnements, les progrès, les évolutions.

On voit par là quel sort serait réservé aux projets de nos autoritaires qui, ma foi, semblent moins décidés qu'auparavant.

On finit par se laisser envahir par le découragement, lorsqu'on est obligé de constater à chaque tentative un redoublement d'inattention, de méfiance, d'indifférence profonde.

On en conclut alors que ça va mal, et on ne s'aperçoit nullement que l'on tire cette conclusion en ne se basant que sur sa propre déconfiture!...

A bas le respect!

I

Ah! vous trouvez, messieurs les illustres crânes déplumés de l'Institut et d'ailleurs que les anarchistes ne respectent plus rien, se moquent gaiement de vos convenances de salon et se rient de vos indignations...

Dame! que voulez-vous, lorsqu'on a fait contre l'autorité, contre l'organisation économique et politique de la société dont vous êtes les ornements les plus respectueux, parce que vous êtes repoussés, le serment de l'illustre vengeur de Carthage, on ne se plie pas aux règles

de la politesse et on oublie, non pas par mauvaise éducation, vous en seriez responsables, et nous ne voulons pas chercher la « petite bête, » mais avec connaissance de cause, de respecter tout ce qui, selon vous, impose le respect.

Les jeunes anarchistes ont horreur du respect dû à la vieillesse. Ils ne comprennent pas ce que c'est — kek ça, que c'est qu'ça? — ou du moins ils le comprennent trop, hélas!

Les jeunes idées anarchistes ne respectent pas les vieilles idées d'autoritarisme, de superstition; elles détruisent les préjugés du passé, qui ne sont que la résultante de l'ignorance et de la sauvagerie.

Quels barbares que ces anarchistes, qui ne veulent plus que les individus se courbent devant des maîtres, des exploités, qui veulent que les travailleurs ne soient plus chair à canon, chair à machine, et n'aient plus conséquemment le respect des lois et des organisations établies contre eux, qui combattent tous les jours pour la justice, le bien-être et la liberté de l'être humain, qui veulent saper les bases sur lesquelles reposent les inégalités sociales, les antagonismes de pauvreté et de richesse.

Ils ne respectent plus les conditions de l'organisation sociale, rien ne les arrête dans leur œuvre dévastatrice; ils sèment partout l'esprit de rébellion et de liberté, l'esprit de haine contre la société politicienne, capitaliste et propriétaire...

(A suivre.)

position des êtres inorganiques ou organisés.

Les pierres les plus dures de nos édifices, les granits au grain le plus serré, les métaux les plus denses, de même que les molécules les plus ténues de l'organisme humain, obéissent sans repos ni trêve à des variations diverses.

Les alternatives du jour et de la nuit, l'échange entre les parties les plus lourdes et les parties les plus mobiles de l'atmosphère, altèrent à tout instant les conditions de la vie.

Ici des continents s'affaissaient pour disparaître ensuite sous les eaux. Là des îles surgissent au milieu des flots de la mer.

Depuis quelques siècles à peine, la plupart des Archipels de la Polynésie ne doivent leur existence qu'au travail des madrépores.

En certaines contrées, l'effort du feu central se traduit par le soulèvement des montagnes et des tremblements de terre qui ébranlent quelquefois jusqu'au tiers de l'écorce du globe.

Plus loin, les roches désagrégées sous l'action séculaire des pluies, glissent sur les pentes, comblent les vallées, en refoulent les eaux des rivières et des lacs contraints à se creuser un nouveau lit.

Alors même qu'on rejetterait l'hypothèse d'un cataclysme solaire par suite de l'aberration d'excentricité d'une comète, ou de tout autre carambolage stellaire, ne savons-nous pas, dès aujourd'hui, que l'équateur terrestre se déplace chaque année et qu'il doit coïncider successivement avec tous les diamètres de notre sphéroïde? D'où le transèrement des glaces des pôles dans les régions torrides.

Peut-on prévoir dès aujourd'hui les modifications profondes qu'apporteront ces révolutions dans la pondération du globe, dans les climats et dans les créations humaines?

Le soleil lui-même n'est-il pas destiné à s'éteindre un jour à force d'avoir émis de la chaleur et de la lumière; et notre planète, par les mêmes causes, à être congelée jusqu'à son centre, en attendant sa dispersion dans l'espace sous forme d'aérolithes, poussière de nouveaux univers?

Que deviendront alors les idées de gloire et d'immortalité entretenues avec tant de soin dans les masses par la fourberie des charlatans religieux, politiques et sociaux?

Le soleil, que des notions scientifiques incomplètes firent supposer immobile à l'époque de la renaissance, est animé, au contraire, comme la terre, d'un mouvement de rotation sur lui-même, en même temps qu'il est entraîné, avec son cortège de planètes, dans des régions inconnues de l'espace, ainsi que le démontrent l'apparition d'étoiles nouvelles inconnues de nos aïeux et la disparition ou l'éloignement des anciennes.

PAR PARI REFERTUR

Chaque jour qui s'écoule enlève une illusion à celui qui s'est bercé l'esprit des idées de ce siècle. Habitué que l'on est depuis son enfance à ne regarder que les prétendus bons côtés des institutions présentes, on n'ose pas sans crainte penser à la magistrature.

Chacun trouve tout naturel de voir une légion de magistrats, assis ou debout, occupés, d'un bout de l'année à l'autre, à juger de soi-disant vauriens si ce n'est à déjuger ce qui a déjà été jugé une fois et par des procès interminables amener des imbéciles à la ruine, ce qui est une application comme une autre du régime égalitaire. Nous n'avons pas à nous appesantir sur le malheur de ces gens-là puisque nous sommes partisans de la propriété en commun et que leur malheur ne vient que de leur désir de posséder davantage.

Mais là où la chose nous intéresse, c'est quand nous voyons la désinvolture avec laquelle les juges correctionnels jugent ceux qui ont la mauvaise chance d'avoir affaire avec eux.

La Trinité qui s'occupe de ces sortes d'affaires vient entre deux repas siéger au tribunal, excellent moyen de faire la sieste. On appelle le prévenu, on lui lit les faits à lui reprochés, il est parfois coupable d'avoir osé répondre à un argousin insolent, le président d'un air

endormi lui demande ses nom, prénoms, etc.

S'il n'a jamais eu de condamnations, on s'empresse de lui en infliger une sévère de façon à lui supprimer le peu de droits civils ou politiques qu'il peut posséder; s'il a été déjà condamné, le tribunal le plus souvent use d'indulgence.

Si le prévenu était riche, ce serait une autre affaire. On n'a qu'à se souvenir de l'assassinat de Gros par cette espèce de plumitif baron, à propos de l'expulsion des jésuites et autres frocards. La comparaison que l'on peut tirer de cette façon de juger montre bien quel est l'esprit de partialité de la justice d'à présent. On n'a qu'à se souvenir de Bordat, Gauthier, Kropotkine, Poujet, Louise Michel et autres et mettre en parallèle Bontoux et Feder.

Mais ce qui frappe le plus, c'est la férocité avec laquelle les juges condamnent ceux qui ont le courage de leur dire leurs vérités en face et de dévoiler leurs turpitudes. Alors, là, rien ne les arrête, ils font tomber le glaive de la Loi le plus fort qu'ils peuvent, comme si Loi voulait dire Justice, comme si la Justice dont ils prostituent le nom tous les jours en se vendant au plus offrant ou en jugeant de parti-pris par opinion politique ou religieuse, comme si la Justice leur appartenait.

Mais patience, magistrats infâmes, un jour viendra, jour bienheureux où nous pourrons vous faire payer cher toutes vos vengeances; ce jour-là, les criminels d'aujourd'hui seront vos juges et vous tous, sinistres farceurs qui nous jugez, serez les accusés, et de même que vous avez été sans pitié pour ceux qui valaient mieux que vous, de même on vous appliquera la loi de Linch! Faire justice soi-même.

LA SITUATION ACTUELLE

Nous sommes en hiver, le froid se fait cruellement sentir, c'est le moment des joyeuses soirées passées entre parents et amis, l'heure des amusantes causeries autour du foyer, les travailleurs trouvent dans l'hiver l'occasion de mieux fraterniser, de mieux se voir. En sera-t-il de même cette année, en a-t-il été de même depuis quelques années, malheureusement non. Pendant que les riches iront aux festins, aux jeux, aux théâtres, aux femmes, qu'ils mèneront joyeuse vie; les pauvres, eux, devront s'abstenir des faibles plaisirs d'autrefois, et seront rejetés aux dernières extrémités de la misère par les moyens que nous expliquerons tout à l'heure; ils devront rester dans leurs taudis, heureux même si le propriétaire ne les en a pas délogés pour n'avoir pu payer le loyer, regarder le poêle qu'aucun combustible ne chauffe, le ventre serré par la faim, par le froid qui les saisit, qui en fera succomber plus d'un.

Qu'ont donc fait ces malheureux, qu'a fait cette masse de travailleurs de toute catégorie pour être privés du travail qui les soutient, qui les fait vivre. Rien; si, quelque chose, ils se sont laissés duper, ils ont travaillé eux-mêmes à créer cette misère qui les torture, puisqu'ils ont maintenu et maintiennent ceux qui les volent, qui leur ôtent le pain de la bouche et qui les maltraitent.

Les conséquences du progrès sur le machinisme deviennent de plus en plus grandes, et sont de plus en plus connues des producteurs par les souffrances qu'elles font naître et qui viennent de plus en plus aiguës. Ces conséquences étaient faciles à prévoir, puisque dans l'actuelle société tout progrès, toute perfection de la science est au profit du possesseur du capital et de l'outil et au détriment de ses valets. Puisque au fur et à mesure que le perfectionnement de la machine se faisait, cette création d'une machine ou son perfectionnement grossissait la production et diminuait le nombre des producteurs que cette surproduction toujours ascendante ne pouvait qu'accroître, agrandir et grossir la consommation; qu'elle, au contraire, était moins demandée par suite de la privation qu'étaient obligés de faire les ouvriers renvoyés par l'introduction de la machine à l'atelier. Or, ces ouvriers sans travail allaient solliciter, à un prix inférieur, le travail de leurs camarades; ils étaient acceptés pour l'infériorité de ce prix avec une imposition d'heures en plus à faire, ce qui faisait

une nouvelle surproduction, qui ne pouvait qu'accroître le chômage et la misère.

Beaucoup de travailleurs comprennent cette marche ascendante et fatale du progrès sur l'ouvrier, et ont très bien compris la source de la misère et les moyens à y remédier, mais les masses semblent mettre en pratique, puisqu'elles souffrent en silence, le fanatisme du fatalisme. Cela doit leur paraître incompréhensible et logique de ne pas travailler et de mourir de privations, puisqu'elles ne murmurent pas contre les auteurs de cette misère. On voit quelquefois des prolétaires se lamenter, mais ne pas comprendre d'où vient le chômage, d'autres croyant mieux connaître et mettre en pratique cette stupide phrase, ce vieux dicton, qui aurait pu passer pour un proverbe, disent mystérieusement à ceux qui les interrogent, que c'est à un coup politique qu'il faut attribuer cette mort.

Mais, ô naïfs, ignorants et crédules travailleurs, quand donc deux pouces de la question sociale et de la place de la science dans la société actuelle par la machine entrèrent-ils dans vos cerveaux? Quand donc votre esprit si apte à produire toutes ces richesses dont vos maîtres s'emparent et jouissent, comprendra-t-il le milieu qui les absorbe, la classe qui les dévore? Quand donc s'inculquera-t-il de la moindre notion d'un simple calcul sur la situation économique, et pourtant il devrait vous être facile de voir, de comprendre que tout ce que vous avez perfectionné n'a jamais été pour le moindre de vos besoins, que tout ce que vous avez inventé, imaginé est devenu la propriété du riche, toutes les inventions et les perfectionnements ont été au profit du possédant et au détriment du dépossédé, vous n'avez rien su faire pour soulager vos souffrances, pour diminuer et éteindre la misère qui vous étroit. Votre intelligence n'a pas cherché à améliorer votre sort, à vous rendre libres et heureux. Non, elle s'est absorbée dans le travail, elle a créé votre situation misérable, elle n'a cherché qu'à produire et elle n'a pas su garder cette production qu'on lui volait par des intérêts semés pour la perte des travailleurs, elle a centuplé la fortune du riche qui, lui, étendait toujours son exploitation, mettait machine sur machine et spéculait hardiment sur la misère de l'exploité qui, de son côté, courait inconsciemment à l'intensité de cette misère, car l'ouvrier étant obligé pour gagner une journée, même dérisoire, de faire le double de travail qu'auparavant, soit par le nombre d'heures en plus ou par sa continuelle ardeur au travail, ne comprend pas qu'il augmente la production, qu'il fait en trois mois ce qu'il aurait dû faire en six ou en neuf et que cette production n'étant pas achetée, remplit les magasins; qu'elle est de moins à faire et produit le chômage.

Donc, il est facile de comprendre que tant que l'ouvrier ne mettra pas la machine à son profit, tant qu'il ne détruira pas les principes bourgeois qui la maintiennent il sera l'esclave de cette machine et de ces principes; ils lui procureront la misère de plus en plus forte, ils diminueront le nombre de ceux qui ont encore la chance de travailler, de telle manière qu'il arrivera un jour où il n'y aura de producteurs que les protégés, les vils et les rampants, et alors on sera, nous le croyons, dans la nécessité de faire la révolution, il n'y a pas d'autres issues.

Mais, est-il utile d'attendre cette extrémité, ce dilemme? Est-il nécessaire d'en voir succomber les trois quarts avant ce moment, est-il nécessaire d'être à bout de ressources, faibles et souffrants, pour se révolter? Non, nous ne le croyons pas, car il suffit de comprendre les malheurs où nous courons en restant inactifs et inertes pour ne pas attendre davantage.

Eh bien! maintenant que, par suite de cette crise, de cette situation économique, nos entrailles sentent les tortures de la faim, maintenant que, sans argent, sans travail, sans vêtements, le froid va engourdir nos membres, quel serait l'obstacle qui nous empêcherait de nous servir, de satisfaire nos besoins? Aucun. Tout ce qui existe, tout ce que nous voyons, toutes les richesses étalées dans les magasins, sortent de nos mains, sont faites par nous et par conséquent doivent être à nous. La nature nous a donné des besoins, il faut les satisfaire.

Allons, prenons ce qui est à nous, ce qui nous est nécessaire et indispensable, ce que l'on avait volé! Prenons tout et anéantissons tous les voleurs des riches-

ses sociales. Brisons tous les principes qui maintiennent le vol anti-humanitaire, l'autorité qui le fait exercer et les membres qui en jouissent; nous ne devons plus attendre car notre silence, notre confiance, notre générosité sont des crimes. Lorsque le peuple a faim, il doit manger; lorsqu'il a froid, se vêtir, c'est son droit et son devoir, surtout de détruire tous ceux qui l'en empêchent.

Allons, pas d'atermoiements pour arriver à ce but, il n'y a que la révolution qui nous y conduira. Assez de souffrances et de douleurs, l'homme doit être libre et maître, il est temps qu'il s'affranchisse. Qu'il reprenne ses droits.

LE GROUPE LA BOMBE.

LETTE STÉPHANOISE

Le froid est venu et la misère ne fait que grandir. Chaque jour, de nouveaux renvois dans les usines, les ateliers. Le nombre des ouvriers sans travail atteint le chiffre de 20,000 dans la seule ville de St-Etienne. Quant à ceux qui ont le privilège de travailler, le salaire est dérisoire.

La grande majorité des passementiers, veloutiers, armuriers, gagne de 1 à 2 fr. par jour, et c'est avec cela qu'il faut nourrir sa famille, payer Monsieur Vautour; en un mot, parer à toutes les exigences de la vie.

Et de cette foule de malheureux, pas une plainte, pas un cri ne s'élève, tous supportent avec résignation, *j'allais dire avec lâcheté*, le sort épouvantable qui leur est fait par l'égoïsme patronal. On dirait des gens ayant fait vœu, pour expier quelque crime passé attendre patiemment qu'une mort lente, mais certaine, vienne les délivrer de l'enfer social dans lequel ils vivent.

Est-ce à dire que ces travailleurs retirés des affaires ne connaissent pas la situation qui leur est faite, soit par la machine appliquée à l'industrie, soit par l'égoïsme toujours croissant et des patrons et des gouvernants. N'allez pas croire, vous qui êtes au pouvoir et vous exploités qui soutenez ce pouvoir, qu'aucun ne connaisse la situation déplorable que votre rapacité sans bornes leur a créée; le contraire est la vérité.

La plus grande partie de ces meurt-de-faim sait fort bien que la crise qui sévit n'est pas un ralentissement d'affaires comme il y en a eu à toutes les époques et dans toutes les industries, mais bien le résultat du progrès mécanique et de votre amour de l'argent.

Il est vrai que quelques-uns, des timorés, des esprits peu développés, peu clairvoyants, n'étudiant pas du tout, ne se rendant compte de rien, disent cela a toujours été et cela sera toujours.

Il est vrai aussi, et nous le reconnaissons avec satisfaction, que le nombre diminue chaque jour, et qu'il n'y a plus guère que les protégés des jésuites, ces types qui dans les ateliers sont chargés par le patron de le tenir au courant de ce qui se dit et se fait; en un mot, des mouchards, et l'on se demande ce que méritent ces ouvriers mouchards; mon avis le voici: leur cracher à la face, les pendre ensuite, ils ne méritent pas autre chose.

Vous voyez donc bien, patrons et gouvernants, que votre position commence d'être compromise et que ce que la majorité des ouvriers pense aujourd'hui tout bas, demain elle le criera tout haut, et alors, messieurs du Palais-Bourbon et autres lieux, messieurs les fonctionnaires de tous ordres et de tous rangs qui constituez ce que l'on appelle dans les hautes sphères la République, et vous, honorables exploités petits ou grands, qui prélevez sur le travail de l'ouvrier de quoi pouvoir satisfaire (et cela tout en sachant que ces malheureux crevent de faim) et votre appétit désordonné et vos passions lascives, qui poussez l'audace et l'insolence en face de la misère épouvantable qui règne, jusqu'à dépenser des milliers de francs par jour pour entretenir dans votre maison un luxe effréné qui révolte tout homme conscient, cochers, laquais, valets de chambre, etc., et des chevaux de luxe, une meute de chiens de toute race auxquels vous parlez avec beaucoup plus de douceur qu'à vos domestiques et à vos ouvriers.

O monstruosité, ne profitez-vous pas de la misère créée par vous mêmes pour souiller nos filles et nos femmes, lorsqu'elles vous plaisent.

Nous en connaissons, non seulement à St-Etienne, mais à Firminy, pour ne citer qu'un exemple:

Un grand industriel, fils d'un membre de la Défense nationale, pour qui les républicains de la région ont une grande vénération, qui paie des ouvriers 2 francs par jour et dont le luxe de sa maison et la générosité pour ses cocottes ont fait dire à beaucoup de gens qu'il était fou. « Fou il ne l'est pas, » mais ce conseiller général renferme bien dans sa personne tous les vices, toutes les passions bestiales qui peuvent germer dans la cervelle d'un bourgeois.

Et vous croyez, ô! monstres à face humaine, inquisiteurs des temps modernes, vous dont le barbarisme n'a d'égal que le vice et la corruption, vous pensez peut-être que le peuple oubliera! Le jour peu éloigné où vous serez appelés devant le tribunal de la justice populaire, croyez qu'il se rappellera combien vous avez été vils et féroces, et soyez persuadés que si un sommeil léthargique s'est emparé de lui, l'heure du réveil va sonner. Préparez vous, préparez-vous, car comme vous, il sera sans pitié.

Nos Préjugés

Combien ils sont nombreux !
Combien nous en sommes pétris !
Et combien il nous faudra encore de temps pour nous en débarrasser !...

Tel révolutionnaire qui se croit anarchiste, parce qu'il fait peu de cas de sa vie, et la donnera sans sourciller au premier coup de chien, préfère se serrer le ventre que de passer la porte entr'ouverte d'un restaurant, y entrer et se faire servir à diner.

Il n'ose pas !

Nous approuvons ceux qui volent un pain pour le donner à leur femme, à leurs petits. Il serait cependant plus simple, plus logique, plus anarchiste, à celui qui se trouve dans ce cas, d'enlever femme et enfants chez le gargon et de se faire servir de quoi ne pas crever de faim !

Le ventripotent versificateur qui a immortalisé Jean-Valjean, et qui se soule avec du champagne chez sa cocotte de la rue Bréda, ni plus ni moins que son fils Charles, mort dans les bras d'une fille de bordel à Bordeaux, y trouverait peut-être à redire... dame c'est bien possible ! et puis nous sommes de si bonne composition :

Il ne faut pas faire de peine au poète !

Je suis en deuil de ma belle-mère — c'est un malheur que je souhaite à tous les gendres — « Eh ! quoi, s'écrie un pur, vous portez le deuil de votre belle-mère ! »

— Oui-da ! et avec plaisir !

Ce qui n'empêche par ce pur, qui est cordonnier, de travailler pour les larbins et de les approuver lorsqu'ils endossent la livrée de deuil en l'honneur de la belle-mère de « monsieur ».

Vous verrez qu'avant peu nous serons obligés de revêtir la soutane tout comme les saint-simoniens.

Que nous sommes bêtes !

Nous nous privons de boire un verre de vin pour donner deux sous à la souscription ouverte dans les colonnes de tel journal qui s'en fait une sérieuse réclame, fait voyager ses rédacteurs et traite de mouchard celui d'entre nous assez méfiant pour demander des comptes.

Ne voyez-vous pas qu'il y a là une mine d'or à exploiter ?

Ne voyez-vous pas que vous créez la sinécure de « la femme du prisonnier », du « fils du prisonnier ? »

Pas de sensiblerie, comme dit ce bon bourgeois de Maltus. Pas de sensiblerie !

On s'habitue vite à tendre la main, et dam, bernique pour la révolution !

Et puis, à quoi ça rime-t-il, votre aumône ? Voyons, dites-le-moi, à quoi ça rime-t-il ?

A ceci :

Le bourgeois à qui vous dites que vous ne pouvez vivre avec les quelques francs qu'il vous jette en pâture, voyant que vous trouvez encore le moyen de soutenir pécutièrement ses victimes, se dit avec juste raison qu'il peut dormir tranquille, que les préjugés qui nous enserrant sont solides, conséquemment loin de la brisure.

Au lieu de prendre de l'argent où il y en a, vous préférez vous éreinter à en faire couler d'un ruisseau à sec !

O préjugés !

O logique !

(A suivre.)

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

L'ANARCHISTE MÉRIDIONAL

Le journal paraîtra, à Nice, tous les quinze jours.

Prix de l'abonnement :

Un an : 6 fr. ; six mois : 3 fr. ; trois mois : 1 fr. 50 ; étranger port en sus.

Le Gérant : P. LABILLE.

Imprimerie Nouvelle, rue Ferrandière, 52.
(Association syndicale des Ouvriers typographes)

Vitre, contradictoirement, à la même peine.

Nous donnerons, la semaine prochaine, le compte rendu du jugement du compagnon Vitre.

Tribune Révolutionnaire

St-Paul-en-Jarret.— Compagnons, Depuis longtemps je lis assidûment votre vaillant journal, qui prend la défense de tant de malheureux ouvriers comme moi, exploités et volés par ces misérables gredins d'administrateurs de toutes usines métallurgiques, comme Firminy, Barroin, Terre-Noire et Saint-Chamond ; je viens vous signaler un bague aussi digne que ces derniers, par les indignités d'infâmes vautours, d'opresseurs, de voleurs dégoûtants à avilir ses malheureux esclaves.

Les grandes usines de L'Horme ont renvoyé des anciens ouvriers qui ont passé leur jeunesse à enrichir ces gros bonnets. La récompense de ces malheureux est la porte. Il s'est passé un fait dernièrement aux usines de Gier, même compagnie; les travaux se font par des entrepreneurs, je dis des exploités, mouchards et voleurs; voici leurs noms pour pesage et expédition: Reynier jeune et Fond, et l'employé Harot, trois goipeurs de premier ordre. Dernièrement, c'était la fête de Reynier jeune, on commençait à faire comprendre à tous les malheureux esclaves à se procurer des fonds pour présenter un bouquet à ce sale argousin, et l'arroser bien entendu. Maintenant, si on n'a pas d'argent il faut en trouver ou sans quoi, gare la porte ou les mauvais traitements, et assez souvent ils sont soumis à payer quelques litres avec leur argent, qui sont déposés dans le bureau du glouton Harot, où se vautre toute cette bande de soûlards. Ces mandrins payent leurs ouvriers chaque mois, mais d'après le tarif de la Compagnie ils doivent payer leurs ouvriers à 4 fr., et eux les payent 3 fr. Voilà des gredins qui prélèvent 1 fr. sur chaque ouvrier; ces énergumènes font un bénéfice chaque mois de 450 à 500 francs en flânant, se soûlant aux dépens de leurs esclaves.

Un autre fait à signaler. Pour les trains, Reynier aîné est surveillant, un gros chien de cour à mauvaises dents, il ne lui faut que des amendes et des mises à la porte, grossier, malhonnête et escroqueur, ne connaissant rien dans ce genre de travail, bête comme un âne, mouchard, traître, et toujours prêt à verser ses maladrances et ses fourberies sur ses subordonnés. Pour calmer tous les désordres de toute cette bande de canailles, de gourmands, est-ce que la correction ne viendra pas bientôt pour écraser cette vermine par la dynamite, le poison ou le poignard, la chose n'est plus tenable. Hâtez-vous le plus possible, les amis ne manqueront pas pour nettoyer cette pourriture infecte.

UN DE VOS AMIS.

Marseille. — Nous saluons l'*Emeute*, en criant: Vive la Révolution sociale.

LES TRAVAILLEURS ANARCHISTES DE MARSEILLE.

Saint-Pierre-les-Martigues.

— Le groupe le *Paysan révolté* se prépare à une étude de destruction complète pour en arriver bientôt à une prompte révolution. Il s'agit d'étudier les moyens de réussite pour mettre le feu partout où ses moyens le permettront. Les membres de ce groupe se dirigeront principalement dans les grandes villes pour incendier toutes les institutions qui sont nuisibles à la classe des déshérités.

Et à défaut de pouvoir choisir, de réduire en cendre tout ce qui nous opprime, ils mettront plutôt tout en flamme, tant qu'il y aura pierre sur pierre.

Dans notre prochaine correspondance, nous ferons connaître notre plan pour que tous ceux que cela intéresse s'y associent.

LE GROUPE LE PAYSAN RÉVOLTÉ.

Aux compagnons de l'*Emeute*.

Le groupe Terre et Indépendance salue avec enthousiasme l'*Emeute* et espère bien que ce nouvel organe anarchiste

continuera avec la même vaillance, la même persévérance et la même énergie, l'œuvre qui a été entreprise par le *Drapeau noir* et ses courageux et vaillants prédécesseurs: la *Révolution sociale*, le *Droit social*, l'*Étendard révolutionnaire* et la *Lutte*.

Cette infâme bourgeoisie, croyait, sans doute, étouffer le mouvement anarchiste en faisant tomber sous des procès arbitraires et lâches le sympathique *Drapeau noir*. Mais une fois de plus, elle remarquera un énorme insuccès; oui, une fois de plus, elle remarquera que vouloir entraver le progrès, c'est travailler à son développement et bientôt, cette même bourgeoisie, en voyant ses tentatives d'étouffement social se transformer en avortements ne restera pas sans chanter le refrain si connu: « Ah! sapristi! je m'suis mis l'doigt dans l'œil. »

Nous anarchistes armentiers, nous jurons de rester fidèles à la cause révolutionnaire et nous comptons sur vous, comme vous pouvez compter sur nous et notre collaboration à l'*Emeute*.

Vive l'Anarchie!

LE GROUPE TERRE ET INDÉPENDANCE.

Firminy. — Dans cette boîte à surprises qu'on appelle l'usine Verdier, où feu Tarpin, le pénitent de bienheureuse mémoire, prit autrefois du ventre et ses aises, et où le badinguevard Evrard fait ses choux, ses raves et son château, l'escamotage ne connaît plus de bornes. Ce saltimbanque de directeur est arrivé à s'escamoter lui-même de l'usine et si bien qu'on n'y voit que du feu et du bleu, enfin de tout, mais de directeur jamais; de telle sorte que si un ouvrier a une réclamation à lui présenter, invariablement, il lui est répondu: M. le directeur est sorti; il serait plus vrai de dire qu'il n'est pas rentré, mais ça pourrait laisser croire qu'il découche et les gardes chiourmes du bague ont la consigne: M. le directeur est donc toujours sorti. — L'autre jour, le Prussien Michel disait entre deux bocks que les bourgeois appellent ça un directeur-be-noïton, mais que pour lui, c'était simplement le dernier des rouleurs. — Et voilà cependant, deux pauvres pères de famille qui grièvement blessés dans leur service à l'usine, incapables désormais de travailler et ne recevant plus un sou de la caisse qui leur a été retirée se trouvant dans l'impossibilité de donner du pain à leur femme et à leurs enfants. Depuis longtemps, ils voudraient exposer leurs misères au directeur et obtenir de lui le secours auquel ils ont droit; sans cesse ils viennent frapper aux portes des bureaux, inutile, Benoiton s'est escamoté; il est un jour en partie de plaisir au Pertuizet, une autre fois c'est à la chasse qu'il est allé pour tirer, à défaut de grives, les oreilles de quelque pauvre paysan; ou bien, monsieur, soupe le soir en ville, et comme pour cet argousin la liberté du ventre et la première des libertés, il passe sa journée à se nettoyer et à se refaire l'estomac à domicile; d'autres fois encore, c'est sa provision de cosmétique qui est épuisée, et il est allé à Paris la renouveler et voir en même temps son fournisseur de corsets.

Eh bien! compagnons, que dites-vous de cette monnaie de singe, avec laquelle on paie les services de braves ouvriers victimes du devoir et voués pour toujours au chômage et à la misère? est-ce ainsi que cet ignoble menteur avait promis de nous traiter. — Mais vieux cafard, tu as donc oublié toutes tes promesses! tu ne te rappelles donc plus, vil arlequin, le temps où en faisant sourire ta tête de pomme reinette confite, tu venais nous bassiner les oreilles avec tes plans de campagne électorale et ces beaux projets de régénération sociale avec lesquels tu devais épater la Chambre quand les chambonnaires t'auraient nommé député. Tu ne te rappelles donc plus le temps où après force poignées de mains, forces fricassées de museaux, tu venais soiffer à nos chopines, tout imprégnées de la sueur de nos mains, le petit bleu de la fraternité; oh! alors, tu n'étais pas si dédaigneux, tu n'étais pas si fier non plus, quand tu aidais les laveuses de Sampicot à porter leurs balles de linge jusqu'au troisième étage de leur maison. Pour capter nos suffrages tous les moyens t'étaient bons. Mais n'oublie pas que si nous t'avons élevé une fois à la dignité de conseiller d'arrondissement, quand nous t'élèverons plus tard à quelque chose, ce sera avec la corde.

A Saint-Etienne, comme partout ailleurs, les ouvriers sans travail s'agitent peu, quelques-uns d'entre eux allèrent un certain jour rendre visite au socialiste Duchamp, qui remplit dans notre ville les fonctions de maire. Un des ouvriers prit la parole, pria M. Duchamp de bien vouloir être leur interprète auprès de la municipalité socialiste, à ce que celle-ci fasse ouvrir des chantiers, etc., etc. M. le Maire, de sa voix la plus douceuse, la plus caressante, répondit: Eh! mes amis, je ne peux rien pour vous. L'ouvrier reprit: eh bien! alors, faites construire un abattoir, les ouvriers sans travail et ceux que les patrons trouvent trop vieux pour travailler iront se faire abattre. Ce polisson répondit, il y en a un tout neuf vous n'avez qu'à y aller. Que méritait une telle réponse de la part d'un homme qui se targue d'être un socialiste? Ne pas se donner la peine de le traîner à l'abattoir, bien entendu, cet ex-notaire, maire de par l'ignorance des travailleurs stéphanois, mais bien l'abattre là où il se trouvait, cela eût été un exemple qui aurait peut-être été suivi.

Qu'il me soit permis de donner un conseil, nous sommes à la veille des élections municipales; déjà les Duchamp, les Marx, etc., vont pérorer dans les cercles ouvriers pour assurer leurs réélections, qu'ils voient singulièrement compromises, nous disons donc aux travailleurs: vous voyez bien que ni les conseillers municipaux, ni les députés, ne se soucient de votre misère, pas une voix ne s'est élevée ni au Palais Bourbon, ni ailleurs; les Clovis Hugues, les Laguerre, les Chavannes, et toute la bande de frippons qui osent se dire socialistes, pas un seul n'a élevé la voix pour dire à ce ramassis de voleurs et de fainéants: la misère est grande, le peuple a faim, il est de votre devoir de lui venir en aide, prenez quelques millions dans ce trésor dont le peuple est propriétaire et dont nous sommes les gardiens! Non, non, nul n'y pense, le peuple est si bon, si bête, il s'habitue peut-être à crever de faim; il nous laisse spéculer, mener joyeuse vie, avec l'argent que nous lui avons volé et que nous lui volons, nous n'avons nullement besoin de nous occuper de lui.

Comprenez-vous enfin, travailleurs, que votre devoir est de désertir les urnes et que, sous peine de lâcheté, vous ne devez vous donner des maîtres qui, seuls, sont causes de votre misère. Ce que vous demandez, ce ne sont pas des lois. Ce programme radical socialiste que l'on fait miroiter à vos yeux n'est qu'une duperie, mise en application aujourd'hui; votre situation de demain serait la même, l'égalité existerait-elle, ne seriez-vous pas toujours sous la domination d'un patron, ce patron serait-il moins voleur qu'il ne l'est aujourd'hui, il n'y aurait rien de changé que les gouvernants.

Ce pain qui vous manque, ces vêtements qui vous font défaut regorgent dans les magasins! Lorsque les mains dans vos poches vous vous promenez, vous ne voyez pas que les magasins d'habillemens, les boutiques de boulanger, de boucher, de marchand de comestibles regorgent et qu'avec de la monnaie vous avez tout ce que vous pouvez désirer, donc la misère ne doit ni ne peut exister, rien ne manquant, ni les aliments ni les vêtements.

Comment admettez-vous que vous qui avez produit tout ce qui vous manque en soyez privés, et que les exploités, que tous ces êtres qui n'ont jamais connu le travail, jouissent de tout, abusent de tout et assistent, le sourire aux lèvres, à toutes les tortures que le manque de travail vous fait endurer.

Ah! non, vous ne pouvez assister à ce spectacle sans que votre conscience se révolte; jusqu'à aujourd'hui, on vous a donné le change, on vous a dit d'attendre, que le travail reviendrait, que les législateurs s'occuperaient de votre situation. Il n'en est rien, votre situation, loin de s'améliorer, devient de plus en plus critique, le moment est arrivé de déployer l'étendard des meurtres de faim.

A l'œuvre donc, que ne vous consultez vous, que n'organisez-vous des manifestations, que n'allez vous chercher ce qui vous est nécessaire là où ce nécessaire se trouve, à quel bon aller demander du travail dans les usines, lorsque vous savez fort bien que loin d'embaucher l'on renvoie.

Lorsqu'après avoir couru toute la journée pour chercher du travail, vous revenez le soir chez vous, le cœur gros, la tête en feu, des petits êtres accroupis dans un coin de la maison, grelottant sous des haillons, vous disent papa: j'ai froid, j'ai faim, donne-moi à manger.

Ces cris, ces pleurs de vos enfants ne devraient-ils pas armer votre bras. Ah! oui, combien il faut se résigner, s'armer de courage pour qu'immédiatement, n'écoulant que la juste colère qui vous étouffe, vous n'imitiez l'exemple de Binder.

Travailleurs, n'attendez point que la misère épuise vos forces physiques et morales, qu'elle vous ait mis dans l'impossibilité de soulever un pavé ou de manier un fusil, s'il vous reste un peu de vigueur, employez-la au triomphe de la révolution sociale.

C'est à Saint-Etienne où la misère est peut-être la plus grande, c'est donc à nous, travailleurs stéphanois, à donner le signal du branle-bas qui doit être le prélude de la grande révolution sociale.

UN IRRÉCONCILIABLE.

CONDAMNATIONS

Paget et Vitre, gérants du *Drapeau noir*, viennent d'être condamnés :

Paget, par défaut, à deux ans de prison et 3,000 fr. d'amende ;